CONCILIUM

SOCIOLOGIE
DE LA RELIGION

L'ÉGLISE ET LE RACISME

GREGORY BAUM — JOHN COLEMAN

BEAUCHESNE PARIS

UN RAPPORT SUR LA SITUATION EN AMÉRIQUE LATINE

par Enrique DUSSEL

Enrique Dussel est né en 1934, à Mendoza, en Argentine. Docteur en philosophie et en histoire, licencié en théologie. Professeur de morale à l'Université autonome de Mexico et d'histoire de l'Église à l'Institut théologique d'études supérieures, à Mexico. Il est président de la Commission d'études de l'Histoire de l'Église en Amérique latine (CEHILA). Il est membre fondateur de l'Association œcuménique des théologiens du Tiers Monde (EAT WOT). On trouve parmi ses ouvrages récents : *Desintegración de la Cristiandad y liberación* (Désintégration de la chrétienté et libération), Sigueme, Salamanque, 1978 ; *Filosofía de la Liberación* (Philosophie de la libération), USTA, Bogota, 2, 1980 ; *Filosofía ética latinoamericana* (Philosophie éthique latino-américaine), t.I-III, Edicol, Mexico, 1977, t.IV-V, USTA, Bogota, 1980 ; *Religión*, Edicol, Mexico, 1977 ; *Ethics and Theology of Liberation* (Éthique et théologie de la libération), Urbis, New York, 1978 ; *Los obispos Latinoamericanos y la liberación de los pobres (1504-1620)* (Les évêques latino-américains et la libération des pauvres, 1504-1620), CRT, Mexico, 1979 ; *History of the Church in Latin America (1492-1980)*, (Histoire de l'Église en Amérique latine, 1492-1980), Eerdmans, Grand Rapids, 1981 ; *Ensayos de un filosofar de liberación* (Essais d'une philosophie de la libération), El Ateneo, Caracas, 1981 ; *De Medellín a Puebla (1968-1979)*, CEE, Mexico, 1979 ; *Papers for Liberation Theology*, (Études pour une théologie de la libération), MACC, San Antonio, 1981 ; *Introduccíon a la Historia General de la Iglesia en America latina* (Introduction à l'Histoire générale de l'Église en Amérique latine), t. I, Sigueme, Salamanque, 1982 (dans Orbis Books, New York, et Vozes, Petropolis).

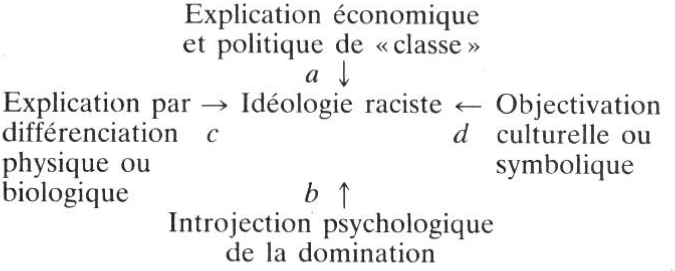
Adresse : Celaya 21-402
MEXICO 11, D.F. (Mexique)

Nous traiterons ici du racisme en tant que discrimination touchant l'esclave africain, et non du racisme contre l'Indien[1]. Qu'on nous

1. Nous avons traité en partie cette question dans « La vie chrétienne moderne devant l'autre », dans *Concilium* 150 (1979), 65-76.

permette de donner un éclaircissement préalable. Il y a un *économisme* qui veut trouver pour unique cause la domination économique d'une classe et tout réduire à une question de « main d'œuvre » (indication *a* du schéma). D'autre part, il y a un *psychologisme subjectiviste* qui nie toute possibilité de réfléchir sur ce thème, si on n'a pas souffert l'humiliation dans « sa propre peau » (indication *b*). Le *racisme biologique* ou de classe veut fixer comme cause du racisme la différence naturelle ou physique des individus des diverses races, en prétendant qu'il y en a une génétiquement supérieure aux autres (indication *c*). Enfin, il y a ceux qui prennent une position *culturaliste* et pensent que tout se joue au niveau symbolique, dans la tradition culturelle, dans la danse et dans le chant (indication *d*). En réalité, la question de la domination d'une race sur les autres se joue à tous les niveaux, si on comprend que son statut propre est considéré comme moment d'une formation *idéologique*.

« Circuit pratique » de l'idéologie raciste



Aussi, la lutte contre la domination raciste devra-t-elle tenir compte de tous les niveaux. Une théologie de la libération de la population noire en Amérique latine devra également tenir compte de toutes les indications pour ne pas tomber dans des visions partielles.

I. EXPLICATION HISTORIQUE À PARTIR DES CLASSES SOCIALES[2]

Au XV[e] siècle, la découverte par les Portugais de la route vers l'Inde et la conquête espagnole de l'Amérique produiront, d'une part, la décadence

2. Sur la question qui nous occupe, voir, pour l'Amérique latine en général José SACO, *Historia de la esclavitud de la raza africana en el Nuevo Mundo* (Histoire de l'esclavage de la race africaine dans le nouveau monde), Ed. Cultural, la Havane, 1938 ; Enriqueta VILA VILAR, *Hispanoamerica y el comercio de esclavos* (Amérique espagnole et le commerce des

du monde du commerce arabe (qui cesse d'être le chemin obligatoire du commerce mondial) et, d'autre part, la crise de tous les royaumes de la savane (comme résultat de la chute arabe), principalement parce que

esclaves), EEHA, Séville, 1977 ; Rolando MELLAFE, *Breve historia de la esclavitud negra en America latina* (Brève histoire de l'esclavage noir en Amérique latine), Sep Setenta, Mexico, 1973 ; Leslie ROUT, *The African Experience in Spanish America, 1502 to the Present* (L'expérience africaine dans l'Afrique espagnole de 1502 à nos jours), Cambridge LAS, 23, 1976 ; Franklin KNIGHT, *The African Dimension in Latin America Societies* (La dimension africaine dans les sociétés d'Amérique latine), MacMillan, New York, 1974 ; Laura FONOR, *Slavery in the New World* (L'esclavage dans le Nouveau Monde), Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1969 ; Jack GRATUS, « The Great White Lie. Slavery, Emancipation and Changing Racial Attitudes » (Le grand mensonge blanc. Esclavage, émancipation et attitudes raciales changeantes), in *Monthley Review*, New York, 1973. En particulier, dans certaines régions, comme le *Brésil* : Fernando CARDOSO, *Capitalismo e escravidão no Brasil meridional* (Capitalisme et esclavage dans le Brésil méridional), Difusão europeia de Libro, São Paulo, 1977 ; Robert CONRAD, *The Destruction of Brazilian Slavery* (la destruction de l'esclavage brésilien), Californian University Press, Berkeley, 1972 ; Pierre VERGER, *Flux et reflux de la traite des nègres entre le golfe de Bénin et Bahia de todos os Santos*, Mouton, Paris, 1968. Dans les *Caraïbes* : Jerome HANDLER, *The Unappropriated People ; Freemen in the Slave Society of Barbados* (Le peuple disponible ; les hommes libres dans la société esclave des Barbades), J. Hopkins, Univ., Baltimore, 1974 ; Hubert AIMES, *A History of Slavery in Cuba 1511-1968* (Une histoire de l'esclavage à Cuba de 1511 à 1968), Putnam's Sons, New York, 1907 ; Victor Jean BAPTISTE, *Haïti, sa lutte pour l'émancipation*, Nef de Paris, Paris, 1957 ; Orlando PATTERSON, *The Sociology of Slavery in Jamaica* (La sociologie de l'esclavage en Jamaïque), Sangster's Book, Jamaïca, 1973 ; Luis DIAZ SOLER, *La esclavitud negra in Puerto Rico, Instrucción publica* (L'esclavage nègre à Porto Rico, Instruction publique), San Juan, 1957 ; Gaston MARTIN, *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises*, PUF, Paris, 1948 ; Jean FOUCHARD, *Les Marrons de la liberté*, l'École, Paris, 1972. Au *Mexique* : Gonzalo AGUIRRE, *La población negra de Mexico 1519-1810* (La population noire du Mexique, de 1519 à 1910), Fuente cultural, Mexico, 1946 ; Robert BRADY, *The Emergence of a Negro Class in Mexico* 1524-1640, Émergence d'une classe noire au Mexique, 1524-1640), Univ. de Iowa, 1965. En *Amérique centrale* : William SHERMAN, *Forced Native Labor in XVI Century Central America* (Le travail forcé des indigènes au XVI^e^ siècle en Amérique centrale), Univ. de Nebraska, Londres, 1979 ; Silvio ZAVALA, *Contribución a la historia de las instituciones coloniales de Guatemala* (Contribution à l'histoire des institutions coloniales du Guatemala), Ministère de la Culture, Guatemela, 1953 ; Luis Diez CASTILLO, *Los cimarrones y la esclavitud en Panama* (Les esclaves et l'esclavage au Panama), Ed. Litografica, Panama, 1968. En *Colombie* et au *Venezuela* : Aquiles ESCALANTE, *El negro en Colombia* (Le Noir en Colombie), Université nationale de Colombie, Bogota, 1964 ; Jaime JARAMILLO, *Ensayo sobre historia social colombiana* (Essai sur l'histoire sociale de la Colombie), Université nationale de Colombie, Bogota, 1968 ; Jorge PALACIOS, *La trata de negros por Cartagena 1650-1750* (La Traite des Noirs par Cartagène, 1650-1750), Fonds de publications, Tunja, 1973 ; Miguel ACOSTA, *Vida de los esclavos negros en Venezuela* (Vie des esclaves noirs au Venezuela), Hesperides, Caracas, 1966 ; Elimia TRONCONIS, *Documentos para el estudio de los esclavos negros en Venezuela* (Documents pour l'étude des esclaves noirs au Venezuela), Académie nationale d'Histoire, Caracas, 1969. Dans le *Cône Sud* : Russel Edward CHACE, *The African Impact on Colonial Argentina* (L'impact africain sur l'Argentine coloniale), Université de Californie, Santa Barbara, 1969 ; Carlos SEMPAT, *El tráfico de esclavos en Cordoba 1588-1610* (Le trafic d'esclaves à Cordoba de 1588 à 1610), UNC, Cordoba, 1965 ; Elena SCHEUSS DE STUDER, *La trata de negros en el Rio de la Plata en el siglo XVIII* (La traite des Noirs dans le Rio de la Plata au XVIII^e^ siècle), UNBA, Buenos Aires, 1958 ; Guillermo CRUZ, *La abolición de la esclavitud en Chile* (L'abolition de l'esclavage au Chili), Université de San-

l'Europe cherche l'or en Amérique[3]. Ce qui explique que les communautés de Soninké, Sosso, Mandigas, Sourhay, Haoussa, Bornu, etc. avec leur stratification de classes dominantes et dominées, pour subsister avec un taux suffisant d'excédent commercial, aient établi la *traite* de leurs frères africains sur les côtes occidentales d'Afrique. Portugais, Anglais, Hollandais et Français se livrèrent à l'affreux commerce des esclaves d'Afrique avec l'Amérique latine tropicale — productrice dans les « plantations » de produits agricoles destinés à l'exportation : sucre, cacao, coton, etc. Alors, surgit en Amérique latine un « catholicisme patriarcal esclavagiste »[4].

Bien que la couronne espagnole ait défendu que soient envoyés dans les Indes occidentales les juifs, les maures, les « nouveaux chrétiens » et les *nègres*, cela était déjà fréquent à Saint-Domingue en 1505. Là, naît le « circuit du sucre », même en 1520, et les sucreries se peuplent d'esclaves africains. « Tout le travail relatif à la terre était réalisé par les esclaves noirs. Melchor de Torres arriva à avoir une population d'esclaves de 900 Noirs. La multiplication des sucreries et des moulins à sucre fit monter le nombre de ceux-ci à 35 environ en 1548[5]. »

E. Genovese montre bien que les relations de production des plantations n'étaient pas en désaccord avec le capitalisme, bien qu'il faille reconnaître que la bourgeoisie esclavagiste anglaise ou hollandaise, aux Caraïbes — beaucoup plus que la bourgeoisie espagnole, en incluant celle plus avancée : la bourgeoisie esclavagiste urbaine — a été la plus moderne et a présenté un caractère davantage capitaliste. « L'esclavagisme doit être entendu fondamentalement comme une question de *classe*, et subsidiairement comme une question raciale[6]. » Nicolas Sanchez Albornoz dit de même : « Le Noir a été, avant tout, un bien de capital, et son importation a été régie par les règles du commerce et par les stimulants de la conjoncture[7]. » Il est évident que la manière de traiter du patriarcalisme paternaliste du *senhor de engenho* (le patron de sucrerie) au Nord-Est brésilien n'est pas semblable à celle du capitaliste

tiago, Santiago, 1942 ; Carlos RAMA, *Los agro-uruguayos, Siglo ilustrado* (Les agro-uruguayens. Siècle des Lumières), Montevideo, 1967 ; Au *Pérou* : Frederick BOWSER, *The African Slave in Colonial Perou 1526-1650* (L'esclave africain dans le Pérou colonial, 1524-1650), Université de Stanfort, Californie, 1974.

3. Cf. Fernand BRAUDEL, « De l'or du Soudan à l'argent d'Amérique », dans *Annales E.S.C.* (Paris) 1 (1946), 1-22.

4. Gilberto FREYRE, *Casa grande et senzala*, O. Pereira, Rio 1979.

5. Frank MOYA PONS, *Historia colonial de Santo Domingo* (Histoire coloniale de Saint-Domingue), UCMM, Saint-Domingue, 1974, 71 sqq.

6. Cf. Eugene GENOVESE, *Esclavitud y capitalismo* (Esclavage et capitalisme), Ariel, Barcelone, 1971, p. 32.

7. *La población en América Latina* (La population en Amérique latine), Alianza, Madrid, 1973, 93. Cf. Philip CURTIN, *The Atlantic Slave Trade* (Le commerce atlantique des esclaves), Université du Wisconsin, Madison, 1975.

RÉGION OU NATION	*1451-1600*	*1601-1700*	*1701-1810*	*1811-1870*	TOTAL
États-Unis	—	—	348,0	51,0	399,0
Amérique espagnole	75,0	292,5	378,6	606,0	1 552,1
Caraïbes britanniques	—	263,7	1 401,3	—	1 665,0
Jamaïque	—	*85,1*	*662,4*	—	*747,5*
La Barbade	—	*134,5*	*252,5*	—	*387,0*
Iles sous-le-vent	—	—	—	—	—
Ste Lucie, Tobago, etc.	—	*44,1*	*371,9*	—	*416,1*
La Trinité	—	—	*22,4*	—	*22,4*
Grenade	—	—	*67,0*	—	*67,0*
Autres BWI	—	—	*25,0*	—	*25,0*
Caraïbes françaises	—	155,8	1 348,4	96,0	1 600,2
Haïti	—	*74,6*	*789,7*	—	*864,3*
Martinique	—	*66,5*	*258,3*	*41,0*	*365,8*
Guadeloupe	—	*12,7*	*237,1*	*41,0*	*290,8*
Louisiane	—	—	*28,3*	—	*28,3*
Guyane française	—	*2,0*	*35,0*	*14,0*	*51,0*
Caraïbes hollandaises	—	40,0	460,0	—	500,0
Caraïbes danoises	—	4,0	24,0	—	28,0
Brésil	50,0	560,0	1 891,4	1 145,4	3 646,8
Ailleurs dans le monde	149,9	25,1	—	—	175,0
Europe	*48,8*	*1,2*	—	—	*50,0*
St. Thomas	*76,1*	*23,9*	—	—	*100,0*
Iles atlantiques	*25,0*	—	—	—	*25,0*
TOTAL	274,9	1 341,1	6 051,7	1 898,4	9 566,1
Indice annuel	1,8	13,4	55,0	31,6	22,8

TOTAL DE L'IMPORTATION D'ESCLAVES EN AMÉRIQUE DU XV[e] AU XIX[e] SIÈCLE
(Curtin, p. 178.) En milliers.

anglais qui réside à Londres et a des « plantations » en Jamaïque, à la Trinité ou en Guyane. Ce qui est sûr, c'est que l'Amérique se peupla d'esclaves. Déjà, en 1513, le roi d'Espagne donna la première permission de toucher deux ducats par Africain vendu. En 1578, il monta à 30 ducats. L'Africain était humilié à l'extrême, non seulement à cause de la chasse à l'homme en Afrique et du transfert inhumain par l'Océan — où mouraient jusqu'à 30 % des esclaves — mais parce que, à l'arrivée dans les ports de Cartagène, Vera Cruz, La Havane, Bahia, Rio, Pernambouc ou Maranhao, on procédait au « palmage » (pour mesurer la hauteur et le prix) ou à la *carimba* (marques au fer rouge à l'épaule, à la poitrine ou à la cuisse, comme preuve que la taxe avait été payée).

Outre les Caraïbes et le Brésil, tout le Nord de l'Amérique du Sud (Venezuela et Colombie) et la côte du Pacifique jusqu'à Guyaquil, avait une prépondérance noire. Au Mexique, en Amérique centrale, au Pérou et à La Plata, l'esclave noir était utilisé pour les travaux domestiques et comme *majordome* des Indiens. On comprend alors que le capitalisme commerçant ait été la cause historique de la présence de l'Africain en Amérique latine.

II. ABOLITION DE L'ESCLAVAGE EN AMÉRIQUE LATINE

Il est exact qu'à la fin du XVII[e] siècle, Alonso de Sandoval, s.j., écrivit l'ouvrage *Instauranda Aethiopum salute*, maître de l'apôtre des esclaves, saint Pierre Claver, s.j., à Cartagène. Il est vrai qu'il y en eut des confréries d'esclaves et de Noirs à l'époque coloniale. Il est vrai qu'il y eut de multiples séditions d'Africains (rien qu'en Haïti, il y en eut en 1522, 1679 et 1691, à Saint-Domingue en 1523, 1537, 1548, etc. ; dans les Antilles britanniques en 1647, 1674, 1702, 1733, 1759, peu aussi impressionnantes que l'organisation d'un véritable État dans le « *quilombo* » [cabane] des Palmiers où fut vaincu le héro Zumbi Gangozuma, en 1695, au Brésil). Il est exact que le leader noir et libérateur de Haïti, Toussaint Louverture, montra au monde l'aptitude du Noir à la politique et au gouvernement. Mais, objectivement, l'abolition de l'esclavage est due à l'expansion du capitalisme industriel. Si le capitalisme commercial avait besoin de l'esclave pour exporter les produits tropicaux, le capitalisme industriel avait besoin de travailleurs *libres* pour acheter leur travail au moyen d'un salaire. Cela ne veut pas dire qu'il ne subsistera pas un racisme de classe dans le capitalisme, mais que le capitalisme industriel et l'esclavage des plantations étaient incompatibles.

Aussi « l'abolition du trafic des esclaves fut proclamée par l'Assemblée suprême de Caracas en 1810, par Hidalgo au Mexique la même année, par le Congrès chilien en 1811, et par le gouvernement de Buenos Aires en 1812[8]. »

Pour la même raison que le Nord des États-Unis l'emporte sur le « vieux Sud » des plantations de l'esclavagisme patriarcal du Sud, le café de São Paulo au Brésil (1870-1880) détruisit l'esclavagisme seigneurial du Nord-Est par la *Loi d'or* du 13 mai 1888 qui signifia l'abolition de l'esclavage et le triomphe du capitalisme (il est vrai que dépendant) du Sud brésilien.

Il est certain qu'au XIX[e] siècle l'esclavagisme disparaît de l'Amérique latine, mais non le « racisme » comme *idéologie de classe* qui établit une discrimination à l'encontre du travailleur manuel, de l'ouvrier, du marginal de race noire. Dans les pays latino-américains à forte présence noire, le racisme continue à être une injustice sociale actuelle, en vigueur, réelle.

8. R. MELLAFE, *op. cit.*, 141 sqq. Cf. Eric E. WILLIAMS, *Capitalism and Slavery* (Capitalisme et esclavage), Capricorn, New York 1944.

III. SURVIVANCE AFRICAINE EN AMÉRIQUE LATINE

Rien qu'en tenant compte qu'à la fin du siècle il y aura, au Brésil, environ 80 millions d'habitants noirs et mulâtres (peut-être le pays noir le plus peuplé du globe ?), on pourra comprendre l'importance de la question. En Amérique latine, il y a une évidente survivance des coutumes et des religions africaines (bantous, fanti-ashanti, islamisme nègre, du Calabar, yoruba avec ses fameux *orishas*)[9]. L'expression créative la plus remarquable est le vaudou haïtien, ou aussi le *candomblé* du Nord-Est brésilien, avec leurs esprits, leurs dieux, leurs saints, leurs visions du cosmos, leurs liturgies et danses, leurs extases, leurs règles de vie, leurs communautés populaires. Avec une infinité de syncrétismes où se mélangent l'africain, le catholique et même le protestant, avec le spiritisme et la magie.

Arthur Ramos définit la *macumba* — autre expression africaine au Brésil —, à Rio de Janeiro, comme un syncrétisme *gége* (bon), *nago* (yoruba), *musulmi* (islam nègre), *bantou*, *cambocle* (indien), spirite et catholique. Tout ce monde peut, de son côté, s'inscrire dans trois traditions principales : la tradition proprement africaine (comme les « danses sacrées » bantoues), le folklore nègre, qui est né dans les plantations américaines (par un processus de « créolisation », comme les histoires du « père Jean » qui trompe son maître, et à travers lesquelles les esclaves s'affirmaient eux-mêmes psychologiquement et se moquaient de l'oppresseur), et, enfin, tout le domaine de la pénétration de la culture nègre dans la culture blanche dominante (soit par la pénétration de symboles, par la musique, soit par la participation effective du Noir dans la vie du Blanc).

Dans les dernières décennies, une nouvelle situation politique du Noir en Amérique latine a commencé à se faire jour. Principalement aux Antilles avec des leaders révolutionnaires ; au Nicaragua, dans la région de Mosquitia, et aussi par la présence de Noirs cubains dans les luttes pour la libération de l'Afrique. L'Africain, qui partit autrefois comme esclave, est-il aujourd'hui le libérateur de ses frères dans son continent d'origine ? L'histoire a de longs et mystérieux chemins dont il faut savoir scruter et découvrir le sens.

9. Cf. Roger BASTIDE, *Las Américas negras* (Les Amériques nègres), Alianza, Madrid, 1967, 121-207.

Pays	*Noirs*	%	*Mulâtres*	%
Brésil	5 789 924	14,00	8 276 321	20,01
Antilles	5 500 000	39,29	3 000 000	21,43
Guyane britannique	100 000	29,30	80 000	23,44
Guyane hollandaise	17 000	9,55	20 000	11,23
Guyane française	1 000	0,25	1 000	0,25
Belize	15 000	25,55	20 000	34,03
Colombie	405 076	4,5	2 205 382	24,32
Venezuela	100 000	2,79	1 000 000	27,93
Nicaragua	90 000	6,52	40 000	2,88
Honduras	55 272	4,99	10 000	0,90
Salvador	100	0,0001	100	0,0001
Costa Rica	26 900	4,09	20 000	3,14
Guatemala	4 011	0,12	2 000	0,06
Mexique	80 000	0,41	40 000	2,04
Équateur	50 000	2,00	150 000	6,00
Pérou	29 054	0,41	80 000	0,71
Bolivie	7 800	0,26	5 000	0,15
Paraguay	5 000	0,52	5 000	0,52
Uruguay	10 000	0,46	50 000	2,30
Argentine	5 000	0,038	10 000	0,076
Chili	1 000	0,02	3 000	0,06

PRÉSENCE DES NOIRS ET DES MULÂTRES EN AMÉRIQUE LATINE EN 1940
(Le pourcentage est indiqué par rapport à la population totale du pays.)
Comme on peut le remarquer, la présence des Noirs se trouve dans les régions de cultures tropicales, les anciennes « plantations » : côtes du Brésil, Antilles et côtes du Pacifique au sud de Panama jusqu'en Équateur.

IV. RACISME ET THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION EN AMÉRIQUE LATINE

La question du « racisme » pose un défi à la théologie de la libération dans sa marche en avant. Autre chose est la domination entre *nations* (entrevue grâce à la théorie de la dépendance), entre *classes* (où il s'agit de questions sociologiques et d'économie politique), entre *sexes* (et alors, les catégories freudiennes ne peuvent être éludées) et la domination entre *races* (où s'articulent dans une extrême complexité les niveaux économique, politique, psychologique, culturel, symbolique, idéologique, etc.). La libération de ces dominations doit être traitée épistémologiquement par la théologie en tenant compte de leurs différences propres. L'érotico-subjectif n'est pas l'économico-objectif ni le symbolico-culturel. De son côté, l'idéologique ne peut s'isoler, mais doit se situer sur le plan de son autonomie relative et donc déterminé aussi relativement par les autres niveaux.

Nous avons répété que le capitalisme industriel est à la base de la libération des esclaves du système des plantations. Mais le capitalisme national allemand (celui de Krupp, celui de Thyssen, dont on n'a jamais

parlé et qui sont les responsables de Hitler) a été, en notre siècle, l'origine économique et politique de l'idéologie raciste antijuive. A un moment, le capitalisme est antiesclavagiste, et, à un autre, il est raciste antijuif (pour éliminer le capital juif international en Allemagne). Par rapport aux Noirs, le capitalisme utilise la différence de couleur raciale comme moment idéologique dans la domination de la classe bourgeoise sur la classe ouvrière (parce que, en Amérique latine, le Noir est exceptionnellement paysan).

Le *péché*, théologiquement, acquiert, à son niveau « raciste », une connotation de domination économico-politique, de domination psychologique (agressivité sadique de l'oppresseur, passivité masochiste de l'opprimé), symbolique (le diable est noir comme le péché) et proprement idéologique (la race noire est inférieure). C'est pourquoi « le courage d'être » de Boesak [10] prend une immense importance. Non seulement comme négation de la négation de l'oppression, mais encore comme affirmation de l'extériorité noire, africaine, de la dignité d'être un *peuple historique* ayant ses traditions, ses héros, son art, sa religion.

Mais tout cela doit s'articuler *explicitement* avec la question de la *classe opprimée* dans le système capitaliste de dépendance latino-américain. La lutte pour la libération des Noirs est une lutte pour l'affirmation de la *négritude* à partir d'un projet de libération nationale avec les autres races opprimées et selon un système socialiste latino-américain. Sans cette concrétion socio-politique stratégique, la libération raciale peut se transformer en un absolu, en un réformisme, et finalement disperse les efforts et désigne de faux ennemis. La question n'est pas le « Blanc », mais le Blanc oppresseur dans le capitalisme. Prendre tout « Blanc » comme ennemi, simplement parce qu'il est blanc, c'est ne pas discerner quels Blancs utilisent le racisme à leur profit ; et c'est, en même temps, perdre les alliés « blancs » *opprimés* par ceux qui oppriment aussi bien les Blancs que les Noirs. La théologie ne peut pas ne pas s'occuper de ces questions ; autrement, elle tomberait dans une théologie populiste ou réformiste, et ne serait pas, à proprement parler, théologie de la libération. Ces questions ont été discutées dans un séminaire à Kingston, en Jamaïque, en décembre 1979.

(*Traduit de l'espagnol par sœur Jacqueline Dumont.*)

10. Cf. Allan BOESAK, *Farewell to Innocence* (Adieu à l'innoncence), Orbis, New York, 1977.